

Pour les amateurs de free-parties, Paris est un « terrain de jeu »

Le sens de la fête — 5|6 — Dans la capitale et ses alentours, des soirées autogérées s'organisent dans des endroits discrets où se retrouve une jeune génération adepte de techno, loin des clubs institutionnalisés

Garance Fragne

Il est 23 heures lorsque Ades, 30 ans, après avoir longé un pont parisien, s'aventure dans une allée parsemée de déchets. L'adresse, insiste-t-il, doit rester secrète. Comme son identité. Tous les intervenants rencontrés dans le cadre de cet article ont choisi de s'exprimer avec leur surnom de « teufeur ». Un graffeur coiffé d'un béret noir ouvre la porte taguée d'un local abandonné. Ades descend d'un étage grâce à l'échelle mise à disposition. Un couloir exigü traversé par des câbles le conduit jusqu'à une grotte en béton.

Tracknard, jeune DJ de 20 ans, joue de l'acid mental tribe, un genre de musique électronique qui combine plusieurs sous-genres de la musique techno underground. Les premiers arrivés, en larges pantalons et sweats noirs, dansent déjà. Vêtu d'une veste colorée par des traces de peinture, Ades les observe. Pour lui, la capitale est « *un terrain de jeu en mouvement* », « *un game* » qui lui procure de l'adrénaline.

Assis sur un banc, Origami, 18 ans, et Toto, 19 ans, tiennent le stand de la soirée. Ils vendent des stickers, des photos d'urbex – exploration urbaine, une pratique consistant à visiter des lieux construits et abandonnés ou rendus inaccessibles au public –, des affiches de la soirée et des objets en résine qui contiennent des insectes, comme des papillons de nuit ou des scarabées. Le duo a commencé par assister à des concerts punk avant de participer à des free-parties. Pour Toto, ces soirées autogérées sont « *extrêmement politiques* », contrairement aux clubs, qu'il juge « *mainstream* » (grand public). Origami, étudiante en cinéma, affirme adhérer aux valeurs politiques de ces rendez-vous illégaux. Au-dessus de sa tête blonde se dresse un étendard de la gauche radicale, le drapeau rouge et noir de l'Action antifasciste.

Le mouvement des free-parties a toujours eu une tonalité politique. Il est né au Royaume-Uni dans les années 1980, « *en réaction à une série de lois répressives contre la jeunesse voulant écouter de la musique électronique jusque tard dans la nuit* », résume Alexandre Grondeau, professeur des universités et auteur de plusieurs articles sur les free-parties. Ces dernières s'inscrivent dans la continuité de la culture sound system, qui tire son nom des systèmes de sono portables popularisés vers 1940 en Jamaïque. « *A cette époque, les Jamaïcains issus des ghettos, en raison de leur couleur de peau et de leur milieu social, ne peuvent pas aller en club. Ils ont donc construit leur propre système de son et autogéré des soirées non autorisées* », retrace Alexandre Grondeau.

Lieu dévoilé le jour J

Les free-parties débarquent en France dès 1993. Plusieurs membres de Spiral Tribe, un collectif anglais à l'origine du mouvement free-party en Europe, gagnent l'Hexagone et y organisent des fêtes non déclarées. L'Ile-de-France est depuis toujours « *un terrain de jeu important des activistes de la nuit* », rappelle le professeur. Il cite la free-party de la piscine Molitor en avril 2001 qui a réuni des milliers de teufeurs. Le temps d'une nuit, la piscine Art déco au cœur du très chic 16^e arrondissement de Paris, alors désaffectée, est devenue le théâtre d'une des plus grandes soirées autogérées jamais organisées. Aujourd'hui encore, des soirées libres dans des espaces en friche (anciens entrepôts, parkings souterrains, usines désaffectées...) réunissant plusieurs dizaines, voire centaines de personnes, sont organisées. A l'instar de la fête de ce soir, où nous a conduit Ades.

Minuit passé. Des lumières rouges et vertes dansent autour des jeunes, dont les corps se fondent dans la poussière et la fumée de cigarettes. Ils sont une trentaine à bouger au rythme de la musique, bouteilles d'eau ou canettes de bière à la main. La soirée a été organisée par dix personnes, dont Expar, 17 ans. Le lycéen, originaire des Yvelines, reconnaissable à son tee-shirt ASVP (agent de surveillance de la voie publique), précise que la soirée s'est planifiée en un mois : « *Les dernières semaines, ce sont les plus intenses. On rassemble notre matériel, on contacte les artistes et on prépare le lieu.* » La localisation de la fête est, elle, toujours dévoilée aux participants le jour J sur l'application Signal.

A l'époque des premières soirées autogérées, on se passait le mot grâce à un système d'infoline. « *Il fallait appeler un numéro de téléphone à une heure précise. Seuls les initiés avaient ces informations afin que la police ne soit pas avertie* », raconte Alexandre Grondeau. La prise de photos ou de vidéos n'était pas autorisée. Aujourd'hui, au contraire, les free-parties se muent en story Instagram.

Il est presque 1 heure lorsque Morosphinx se lance dans son expérimentation musicale. Pendant vingt minutes, le musicien de 19 ans mêle rap, chant et poésie. Avec un masque « *étrange et ridicule* » qu'il a créé lui-même, il fait écouter aux autres teufeurs des bruits d'oiseaux, d'eau et de conversations enregistrés lors de son voyage à pied en Europe, durant l'été 2024. On retrouve toujours dans les free-parties « *un fleurissement créatif de sons, de lumières et une diversification hallucinante de styles musicaux* », note le collectif Tekno Anti Rep Paris, qui lutte contre la répression croissante des fêtes autogérées. Parfois, des artistes émergents font résonner des poèmes ou encore des discours.

Comme beaucoup de jeunes interrogés, Pluton, l'un des organisateurs, a d'abord fait de l'urbex avant de descendre dans les catacombes et d'aller en free-party. Sur la piste de danse et malgré la musique ultraforte, il explique que ces aventures sont venues « *naturellement* » avec ses amis, au collège. Cet Ivryen de 20 ans aime retrouver dans ces milieux alternatifs « *l'autogestion, la sécurité, l'amitié, et la possibilité d'extérioriser* ».

Des escaliers fabriqués en bois et en carton mènent au « *coin chill* ». Un espace pour discuter, aménagé avec une table en bois et quelques indispensables : canettes de bière, chamallows, tabac à rouler, poppers – un produit médical légal détourné pour son effet euphorisant. Assis sur un banc, Izaur, étudiante en prothèse dentaire, et Nigaud, employé de rayon dans un hypermarché, s'enlacent. En couple depuis quelques mois, ces urbexeurs de 21 ans se sont rencontrés sur la petite ceinture, une ancienne ligne ferroviaire désaffectée parisienne. Depuis, ils font « *des dates urbex et free-party* ». Pour eux, pas question d'aller en club. « *Payer 20 euros pour être collé aux autres et sentir la transpiration... En plus, en free, je peux amener directement mon alcool* », lâche Nigaud.

Le 18 mars, les groupes Ensemble et Horizons ont déposé une proposition de loi visant à durcir les sanctions contre les participants de ces soirées non autorisées. Le texte affirme que « *ces événements facilitent le blanchiment d'argent, l'usage de la soumission chimique(...)* D'innombrables viols, blessés et morts sont à déplorer. » Pour Izaur, la proposition de loi est « *aberrante* » : « *Notre mouvement et nos free ne sont pas dangereux. On veut juste danser, partager du bon temps, de la joie et de l'amour !* »

La vingtenaire estime même que la consommation de drogue est mieux gérée en free-party qu'en club. « *Ici, ce n'est pas un interdit à braver, les personnes sont plus responsables* », assure-t-elle, en précisant qu'elle a arrêté d'en prendre depuis trois ans. Comme de nombreux autres jeunes interrogés, elle s'est rendue mi-avril à la Manifestive, une manifestation festive organisée à Paris. Elle a dansé et crié des slogans pour s'opposer à la répression des free-parties.

« *Tu te sens à l'aise* »

Un peu plus tard, Gab, 21 ans, Alex, 18 ans, Saucisson, 17 ans, prennent place au coin chill. Elles cherchent un quatrième partenaire pour jouer aux cartes « *avant d'aller aux sons* ». Alex, étudiante en première année d'histoire à la Sorbonne, va depuis un an en free-party, principalement dans des forêts. De temps en temps, la Parisienne fréquente des clubs, mais elle ne supporte pas « *les droitards, les muscus mâles alpha* » qui prennent toute la place. « *Etre dans une boîte de nuit remplie de mecs torse nu, c'est ma phobie* », poursuit-elle, après avoir pris une trace de speed, une drogue à base d'amphétamines.

Saucisson, élève au Lycée innovant de Paris, un établissement ayant une pédagogie participative entre professeurs et élèves, garde aussi un mauvais souvenir de sa première sortie en boîte de nuit, à l'Aquarium, dans le 16^e arrondissement de Paris. « *J'accompagnais mon ex-copine américaine et je me souviens qu'il y avait des promoteurs, des hommes chargés de rameuter des femmes dans les clubs.* » Ici, en teuf, celle qui souhaite être réalisatrice a appris à avoir confiance en elle. « *Tu te sens à l'aise, tu dances comme tu veux et on se parle comme si on était tous potes !* », clame-t-elle.

Florian Gaité, adepte des free-parties et auteur de *Tout à danser s'épuise* (Sombres torrents, 2021), lui, apprécie dans ces soirées le fait de s'extirper du système discipliné des clubs. Le terme traduit pour lui une forme d'élitisme : « *C'est ce qui est réservé à certains ou à certaines. On le voit bien avec les processus de sélection à l'entrée.* »

Pour tous les jeunes rencontrés lors de cette nuit parisienne, le but premier est de faire la fête, même si la free-party est par essence politique. « *L'objectivation des soirées libres en tant que contre-proposition politique, c'est une intellectualisation qui se fait a posteriori. La première volonté, c'est de faire la fête hors du système capitaliste et sans revendication politique structurée* », rappelle Alexandre Grondeau.

Dans la grotte urbaine, la musique s'interrompt lorsqu'une sirène de police retentit. Fausse alerte. Le jour se lève bientôt. Quatre fêtards dansent sur un remix de *Kongolese sous BBL*, de Théodora. Deux autres dorment, allongés par terre. A 6 heures, un jeune crie : « *C'est fini, c'est l'heure de remballer !* » Une heure trente de trajet attend les organisateurs pour rapporter le matériel chez l'un d'eux. La prochaine soirée d'Expar ? Cet été. « *Je ne connais ni le lieu ni la date, mais je sais que ce sera à la surface.* »

Note(s) :

Prochain épisode Les clubs technosen plein âge d'or à Paris